Un climat d'amour ou de haine

1

Six jours avant la Pâque, Jésus arriva à Béthanie, où était Lazare, qu'il avait ressuscité des morts. Là, on lui fit un souper ; Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui. Marie, ayant pris une livre d'un parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus, et elle lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Un de ses disciples, Judas Iscariot, fils de Simon, celui qui devait le livrer, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour les donner aux pauvres ? Il disait cela, non qu'il se mettait en peine des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et que, tenant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait. Mais Jésus dit : Laisse-la garder ce parfum pour le jour de ma sépulture. Vous avez toujours les pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours. Une grande multitude de Juifs apprirent que Jésus était à Béthanie ; et ils y vinrent, non pas seulement à cause de lui, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité des morts. Les principaux sacrificateurs délibérèrent de faire mourir aussi

Lazare, parce que beaucoup de Juifs se retiraient d'eux à cause de lui, et croyaient en Jésus. (12.1-11)

L'incarnation du Seigneur Jésus-Christ marque le point culminant de l'Histoire. Sa vie divise non seulement le calendrier (av. J.-C. signifie « avant Jésus-Christ » ; apr. J.-C. signifie « après Jésus-Christ »), mais aussi la destinée de la race humaine. Comme l'indique la mise en garde que Jésus a lui-même adressée à ceux qui le rejetaient : « *[Si]* vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés » (Jn 8.24), et à une autre occasion : « Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais la division » (Lu 12.51 ; voir aussi Lu 2.34). Comme nul autre, Jésus-Christ évoque les extrêmes antithétiques de l'amour et de la haine, de la dévotion et du rejet, de l'adoration et du blasphème, ainsi que de la foi et de l'incrédulité. La manière dont les gens réagissent envers lui a pour effet de diviser les brebis et les boucs, le blé et l'ivraie, les croyants et les non-croyants, les âmes sauvées et les âmes perdues.

Jean a écrit son Évangile dans le but de présenter Jésus comme le Fils de Dieu et le Messie (20.31). Ce faisant, il a également rapporté comment les gens réagissaient aux déclarations messianiques et aux miracles de Jésus. L'apôtre cite en conséquence de nombreux exemples de personnes qui croient en Jésus (1.35-51 ; 2.11 ; 4.28,29,41,42,53 ; 6.69 ; 9.35-38 ; 10.42 ; 11.27,45 ; 12.11 ; 16.27,30 ; 17.8 ; 19.38,39 : 20.28,29) et de personnes qui le rejettent (1.10,11 ; 2.20 ; 3.32 ; 5.16-18,38-47 ; 6.36,41-43,64,66 ; 7.1,5,20,26,27,30-52 ; 8.13-59 ; 9.16,29,40,41 ; 10.20,25,26 ; 11.46-57 ; 12.37-40).

Dans le passage à l'étude, qui relate l'onction de Jésus par Marie, les thèmes de la foi et de l'incrédulité sont abordés de manière particulièrement claire. Le geste d'adoration que Marie pose reflète la foi et l'amour ; la réaction froide, calculée et cynique de Judas reflète l'incrédulité et la haine. Ce passage relate également d'autres réactions dont Jésus fait l'objet, y compris le service dévoué de Marthe, l'indifférence de la foule et l'hostilité des chefs religieux.

La résurrection de Lazare par Jésus a suscité une opposition meurtrière parmi les chefs religieux qui lui sont hostiles (11.46-53). Ils ont résolu de faire périr Jésus et Lazare. Comme son heure pour

mourir n'était pas encore venue (7.30 ; 8.20 ; 12.23 ; 13.1), Jésus a quitté les environs de Jérusalem pour aller séjourner dans le village d'Éphraïm (11.54), situé à une quinzaine de kilomètres au nord, à la porte du désert. De là, il est allé faire une courte visite en Samarie et en Galilée (Lu 17.11 – 19.28), puis, ***[six]* jours avant la Pâque,** il arrive maintenant **à Béthanie**. Ce doit être le samedi avant la Pâque. (Comme la distance que les gens sont autorisés à parcourir le jour du sabbat est limitée [voir Ac 1.12], il se peut que le Seigneur arrive après la tombée de la nuit vendredi. Selon la compréhension que les Juifs ont du sabbat, cela voudrait dire que Jésus arrive après le début du sabbat.) Jean décrit **Béthanie** comme le village **où *[est]* Lazare**, et Lazare comme son résident le plus célèbre, depuis que **Jésus l'a ressuscité des morts.**

Cinq réactions envers Jésus se dégagent du récit du souper qui y est donné en son honneur : Marthe réagit avec un service dévoué, Marie réagit avec un humble sacrifice, Judas réagit avec un appât du gain mêlé d'hypocrisie, les gens réagissent avec un manque de profondeur et les chefs religieux réagissent avec des intrigues mêlées d'hostilité.

Le service dévoué de Marthe

Là, on lui fit un souper ; Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui. (12.2)

Le sanhédrin a décrété que quiconque sait où Jésus se trouve doit l'en informer (11.57). Toutefois, plutôt que de le dénoncer comme un vulgaire criminel, les amis du Seigneur qui sont à Béthanie donnent **un souper** en son honneur. L'événement est destiné à leur permettre d'exprimer l'amour qu'ils ont pour lui, et surtout leur gratitude pour le fait qu'il ait ressuscité Lazare. Étant donné que *deipnon* (**souper**) désigne le repas principal de la journée, il s'agit d'un long repas, auquel on consacre amplement de temps pour converser tout à loisir. Dans le grec, le verbe rendu par **se trouvaient** indique que les convives sont inclinés, se tenant sans doute sur un coude avec la tête penchée vers une table basse en forme de U. On ignore combien de

personnes sont présentes, mais on sait qu'il y a au moins Jésus, les douze, Marie, Marthe, Lazare et, probablement, Simon le lépreux.

Luc relate une visite que Jésus a rendue à Marie et à Marthe plusieurs mois plus tôt, une visite qui permet de mieux comprendre pourquoi Marthe est si désireuse de le servir, même lorsqu'elle ne devrait pas accorder la priorité au service :

> Comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit : Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dis-lui donc de m'aider. Le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée (Lu 10.38-42).

Même après avoir essuyé une telle réprimande, veillant encore ici à son affaire, **Marthe** prend part au ***[service]*** du repas. (Le fait que Jean compte **Lazare** au nombre de **ceux qui se *[trouvent]* à table avec** Jésus laisse entendre que la fête ne se tient pas sous son toit et celui de ses sœurs.) Matthieu 26.6 et Marc 14.3 font plus qu'une suggestion, et précisent que le repas se tient en fait dans la maison de Simon le lépreux. Bien que l'épithète continue de lui coller à la peau, il a manifestement été guéri de la lèpre, sans quoi les gens n'auraient jamais accepté d'entrer dans sa maison. Non seulement ils auraient craint d'être contaminés, mais aussi le fait d'interagir avec lui les aurait souillés sur le plan cérémoniel, car les lépreux sont alors considérés comme impurs (Lé 13.45). Il est fort peu probable également que Simon aurait été propriétaire d'une maison et y aurait donné un repas s'il avait été encore malade, car on traite alors les lépreux comme des parias (No 5.2). Étant donné qu'à l'époque, il n'existe encore aucun remède contre la lèpre, il est raisonnable de croire que Jésus l'a guéri antérieurement.

Bien qu'à cette occasion d'autres aussi soient servis, c'est surtout Jésus ici qui fait l'objet du service de Marthe, dont il fait l'éloge pour

deux raisons connexes : elle agit de la sorte par amour et gratitude envers lui et parce qu'elle désire l'honorer généreusement de la manière qu'elle connaît le mieux. Jésus ne lui fait aucun reproche, contrairement à l'incident précédent. Comme elle, tous les chrétiens doivent s'adonner à un service désintéressé (Ro 12.11 ; voir aussi Ga 5.13 ; Col 3.24 ; Hé 9.14). Jésus dit d'ailleurs à ce sujet : « Le plus grand parmi vous sera votre serviteur » (Mt 23.11), et déclare à son propre sujet : « *[Je]* suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Lu 22.27*b*) et : « C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir » (Mt 20.28*a*). Paul se décrit à maintes reprises comme un serviteur de Jésus-Christ (Ro 1.1 ; 2 Co 4.5 ; Ga 1.10 ; Ph 1.1 ; Tit 1.1 ; voir aussi 1 Co 3.5 ; 4.1 ; 2 Co 3.6 ; 6.4 ; 11.23), comme c'est le cas de Jacques (Ja 1.1), de Pierre (2 Pi 1.1), de Jude (Jud 1) et de Jean (Ap 1.1). Plus loin, dans l'Évangile à l'étude, le Seigneur fait une promesse à ceux qui le servent avec fidélité : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera » (Jn 12.26). Bien que l'on ait tendance à n'en faire aucun cas en raison du geste frappant d'adoration que Marie pose, l'humble service de Marthe à cette occasion n'est en rien moins louable et agréable au Seigneur.

L'humble sacrifice de Marie

Marie, ayant pris une livre d'un parfum de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus, et elle lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. (12.3)

Conformément au portrait que l'on brosse d'elle ailleurs dans les Évangiles (voir 11.32,33 ; Lu 10.39), Marie nous apparaît comme étant une fois encore la plus pensive, la plus réfléchie et la plus émotionnelle des deux sœurs. Dans un déversement spontané et saisissant de son amour pour Jésus, elle ***[prend]*** **une livre d'un parfum de nard pur de grand prix** et ***[oint]*** **les pieds de Jésus**. Une **livre** (la mesure romaine équivalant à environ 350 ml selon le système métrique d'aujourd'hui) constitue une grande quantité de **parfum**. Le

nard est une huile odorante extraite des racines et des pointes d'une plante originaire des montagnes du nord de l'Inde. Le **parfum** fait à base de nard est alors **de grand prix** en raison de la grande distance à parcourir pour l'importer. Le **nard** de Marie est **pur** sur le plan de la qualité, ce qui en accroît encore la valeur. Certains croient qu'il vaut « plus de trois cents deniers » (Mc 14.5), une évaluation que Judas estime être juste (Jn 12.5). Comme mentionné dans les commentaires ultérieurs au sujet du verset 5, une telle somme équivaudrait à une année de salaire. Le vase d'albâtre de grand prix dans lequel le parfum se trouve ajoute également à la valeur de celui-ci (Mt 26.7). Marie casse le vase (Mc 14.3), renonçant ainsi au tout, aussi bien au contenant qu'au contenu. Ce parfum représente probablement une grande partie de la valeur nette de Marie. Toutefois, à l'instar de David (2 S 24.24), elle refuse d'offrir au Seigneur quelque chose qui ne lui coûte rien. Elle laisse libre cours à l'expression de son amour.

Les récits parallèles de Matthieu (26.7) et de Marc (14.3) indiquent que Marie déverse le parfum sur la tête de Jésus, alors que selon Jean elle lui ***[oint]*** **les pieds**. Les trois récits sont pourtant en parfaite harmonie. Étant donné que le Seigneur prend place à une table basse, avec les pieds éloignés de cette dernière, Marie a très bien pu verser le parfum d'abord sur sa tête, puis sur son corps (Mt 26.12), pour terminer sur ses pieds. Par la suite, dans un geste qui choque les témoins de la scène encore plus que le versement du parfum de grand prix, **elle lui *[essuie]* les pieds avec ses cheveux**. Or, à l'époque, les Juifs considèrent le fait de laver les pieds de quelqu'un d'autre comme dégradant, une tâche nécessaire que seuls les derniers des esclaves devraient donc accomplir (voir Jn 1.27). Lors du repas pascal qui aura lieu dans la chambre haute, aucun des douze ne sera disposé à servir les autres en leur lavant les pieds, ce qui fait que dans un geste d'humilité suprême Jésus le fera (voir 13.1-15). Plus choquant encore que le fait pour Marie de laver les pieds de Jésus à grand prix et avec humilité est celui pour elle de détacher ses cheveux. On considère alors comme indécent, peut-être même immoral, pour une femme juive respectable de faire cela en public. Toutefois, Marie ne se soucie pas de la honte qu'elle risque de s'attirer par conséquent. Elle n'a d'autre souci que de déverser son amour sur Christ et de

l'honorer, sans même penser que son geste pourrait être perçu comme un sujet de honte.

La mention par Jean du fait que **la maison fut remplie de l'odeur du parfum** est le genre de détail frappant que seul le témoin oculaire se rappellerait. Elle témoigne également de l'extravagance du geste empreint d'une humble dévotion que Marie pose ici. Elle ne se préoccupe aucunement du prix à payer, tant en matière de finance qu'en matière de réputation. Son amour se mesure à son abandon total à Jésus-Christ. Par conséquent, le noble geste de Marie, comme le Seigneur le déclare, servira à commémorer l'amour de cette femme « partout où la bonne nouvelle sera prêchée » (Mc 14.9).

Il est à noter que Luc relate un incident très similaire :

> Un pharisien pria Jésus de manger avec lui. Jésus entra dans la maison du pharisien, et se mit à table. Et voici, une femme pécheresse qui se trouvait dans la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum, et se tint derrière, aux pieds de Jésus. Elle pleurait ; et bientôt elle lui mouilla les pieds de ses larmes, puis les essuya avec ses cheveux, les embrassa, et les oignit de parfum. Le pharisien qui l'avait invité, voyant cela, dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait qui et de quelle espèce est la femme qui le touche, il saurait que c'est une pécheresse (Lu 7.36-39).

Le fait que cet événement ait lieu en Galilée, et non à Béthanie, indique clairement qu'il s'agit ici d'un tout autre événement ; il évoque une pécheresse (probablement une prostituée), et non Marie ; et il se produit beaucoup plus tôt dans la vie de Jésus, et non durant la semaine pascale. Cet événement a lieu également sous le toit d'un pharisien, et non de Simon le lépreux.

L'appât du gain, mêlé d'hypocrisie, de Judas

Un de ses disciples, Judas Iscariot, fils de Simon, celui qui devait le livrer, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents

deniers, pour les donner aux pauvres ? Il disait cela, non qu'il se mettait en peine des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et que, tenant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait. Mais Jésus dit : Laisse-la garder ce parfum pour le jour de ma sépulture. Vous avez toujours les pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours. (12.4-8)

Une voix exprimant une protestation vient soudainement briser le silence marqué par l'ahurissement que le geste étonnant et inattendu de Marie doit avoir créé. Dans le grec, la conjonction introductive *de* (« **mais** ») présente ici un contraste frappant entre l'altruisme de Marie et l'égoïsme de Judas. Comme c'est toujours le cas dans les Évangiles, la description que Jean fait de **Judas Iscariot** met deux faits en lumière. Premièrement, Judas compte au nombre des **disciples** du Seigneur (Mt 10.4 ; 26.14,47 ; Mc 14.43 ; Lu 22.3,47 ; Jn 6.71) ; deuxièmement, c'est **celui qui *[doit]* le livrer** (Mt 26.25 ; 27.3 ; Mc 3.19 ; 14.10 ; Lu 6.16 ; 22.4,48 ; Jn 6.71 ; 13.2,26-29 ; 18.2,5 ; voir aussi Ac 1.16). La trahison de Judas est choquante et singulièrement caractérielle au point que les auteurs des Évangiles ne peuvent ni penser à lui ni faire allusion à lui sans la mentionner. Le fait qu'il ne compte pas simplement au nombre de ceux qui suivent Christ, mais qu'il fasse aussi partie des intimes du Seigneur, rend sa trahison d'autant plus odieuse. Il s'agit du geste le plus dégoûtant jamais posé dans toute l'histoire de l'humanité, et celui qui mérite le pire des châtiments. Pour reprendre les paroles effrayantes du Seigneur Jésus-Christ : « Mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme est livré ! Mieux vaudrait pour cet homme qu'il ne soit pas né » (Mt 26.24*b*).

Souhaitant passer pour un philanthrope, Judas s'offusque d'un gaspillage aussi extravagant en s'exclamant : **Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour les donner aux pauvres ?** Au sens chronologique, il s'agit ici des premières paroles de Judas qui sont rapportées dans le Nouveau Testament. Elles exposent l'avarice, l'ambition et l'égoïsme qui dominent son cœur. Il a uni sa destinée à celle de Jésus, car il s'attend à ce que celui-ci établisse le royaume messianique, terrestre et politique, que la plupart des Juifs attendent à l'époque. Faisant partie du cercle des intimes

de Jésus, Judas attend avec impatience d'obtenir une position élevée dans ce royaume. Toutefois, pour lui, ce rêve est anéanti. Jésus s'est mis les chefs religieux à dos au point qu'ils projettent de le faire mourir (Jn 7.1 ; 11.53). Non seulement cela, mais aussi le Seigneur lui-même prévient les disciples que sa mort est inévitable (par ex. : Mc 8.31 ; 9.31 ; 10.33). Et lorsque les foules de Galilée ont cherché à couronner Jésus comme le roi terrestre que Judas avait cru qu'il serait, le Seigneur a refusé de coopérer avec elles (Jn 6.14,15).

Désillusionné et confronté à la mort de ses ambitions, Judas décide d'obtenir à tout le moins une compensation financière pour les trois années qu'il a gaspillées auprès de Jésus. Ne l'ayant pas vu sur le coup, mais l'ayant discerné en rétrospective et l'indiquant maintenant de nombreuses années plus tard, Jean dévoile ici sous inspiration divine les vrais motifs de Judas : **Il *[dit]* cela, non qu'il se *[met]* en peine des pauvres, mais parce qu'il *[est]* voleur, et que, tenant la bourse, il *[prend]* ce qu'on y *[met]*.** Comme mentionné précédemment, le parfum de Marie vaut beaucoup d'argent ; étant donné qu'à l'époque un denier correspond au salaire d'une journée de travail pour un ouvrier (Mt 20.2), une somme de **trois cents deniers** équivaut donc au salaire de toute une année (si l'on soustrait les sabbats et les autres jours saints où il est alors interdit de travailler). Voir autant d'argent lui fuir entre les doigts contrarie grandement Judas, qui s'en prend à Marie. « Si Judas désapprouve le geste de Marie, ce n'est pas parce qu'il regrette de manquer l'occasion d'en faire davantage pour les pauvres, mais parce qu'il regrette plutôt de manquer l'occasion de se servir à même la bourse commune des apôtres » (Colin Kruse, *The Gospel According to John*, The Tyndale New Testament Commentaries [Grand Rapids : Eerdmans, 2003], p. 263). Son apparente indignation est si persuasive que les autres se joignent à ses protestations (Mt 26.8,9 ; Mc 14.4,5).

Bien que certaines personnes aient tenté d'attribuer à Judas de nobles motifs (c.-à-d. en disant qu'il n'est qu'un patriote fourvoyé qui cherche à pousser Christ à établir son royaume), le Nouveau Testament le présente comme n'étant rien de plus qu'un voleur cupide et un traître meurtrier, et même un démon (Jn 6.70,71 ; voir aussi 13.2,27). Judas démontre le plus grand exemple d'occasion manquée de toute l'Histoire. Il vit jour et nuit en compagnie de

Jésus-Christ, le Dieu incarné, pendant trois ans. Pourtant, Judas finira par le rejeter et le trahir, puis s'en voudra à mort (sans toutefois se repentir véritablement), se suicidera et ira « en son lieu » (Ac 1.25), à savoir l'enfer (Jn 17.12) sous sa pire forme.

Le Seigneur se porte immédiatement à la défense de Marie, en réprimandant sévèrement Judas (le verbe grec rendu par **Laisse** est conjugué à la deuxième personne du singulier, ce qui signifie « toi ») par l'ordre suivant : **Laisse-la garder ce parfum pour le jour de ma sépulture.** De toute évidence, Jésus ne veut pas dire ici que Marie gardera le parfum (ou du moins une partie) jusqu'au jour de sa sépulture, puisqu'elle vient de le verser au complet (voir Mc 14.3). Bien que les commentateurs ne s'entendent pas sur la signification de ces paroles, il vaut mieux leur donner le sens d'une ellipse dans la déclaration du Seigneur. Si l'on ajoutait les mots manquants, on obtiendrait le sens de « Laisse-la tranquille ; elle n'a pas vendu le parfum [comme tu l'aurais voulu], parce qu'elle voulait le garder pour ma sépulture » (voir D. A. Carson, *The Gospel According to John*, The Pillar New Testament Commentary (Grand Rapids : Eerdmans, 1991), p. 429-430 ; voir aussi Andreas J. Köstenberger, *John*, Baker Exegetical Commentary on the New Testament [Grand Rapids : Baker, 2004], p. 363-364).

Le geste de Marie est un débordement spontané de son amour et de son dévouement envers Christ. Pourtant, comme ce fut le cas de la prophétie involontaire de Caïphe (11.49-52), il comporte une signification plus profonde. Dans l'Évangile selon Matthieu, Jésus dit : « En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture » (Mt 26.12 ; voir aussi Mc 14.8). La **sépulture** dont Jésus parle ici de manière prophétique n'a rien à voir avec le dépôt de son corps dans un tombeau, mais l'onction que Marie vient d'effectuer, qu'il considère comme un symbole de sa mort et de sa sépulture imminentes. Les dépenses très considérables associées à de nombreuses funérailles du I^er^ siècle incluent le prix de parfums servant à masquer les odeurs de décomposition (voir Jn 11.39). Ce geste que Marie pose, comme ce fut le cas de Caïphe (11.49-52), révèle une réalité beaucoup plus grande qu'elle ne le réalise alors. Son onction préfigure celle que Joseph d'Arimathée et Nicodème effectueront sur le corps de Jésus après sa mort (Jn 19.38-40).